

Recherches sociographiques



Dale THOMPSON, " *Vive le Québec libre!* "

Claude Morin

Volume 30, Number 1, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056411ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056411ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morin, C. (1989). Review of [Dale THOMPSON, " *Vive le Québec libre!* "]. *Recherches sociographiques*, 30(1), 111–114. <https://doi.org/10.7202/056411ar>

COMPTES RENDUS

Dale THOMPSON, « *Vive le Québec libre !* », Toronto, Deneau Publishers, 1988, 329 p.

Dans nos démocraties, les personnages publics doivent souvent expliciter le sens de leurs paroles et revenir sur leurs déclarations. Il arrive en effet qu'on ne les comprenne pas toujours du premier coup. Certains — assez nombreux — estiment avoir été mal « rapportés » par les médias et tentent ensuite de corriger leurs affirmations. Dans la vie publique, les erreurs de communication font partie des risques du métier. D'où la nécessité, pour certains politiciens moins habiles ou plus exposés que d'autres, de consacrer une partie parfois appréciable de leur énergie à « réexpliquer » ce qu'ils ont voulu dire.

Survient également le cas, fréquent lui aussi, de ceux qui éprouvent ce besoin non pas qu'on les ait mal cités, mais parce que les réactions du public ont montré que leur message avait « mal passé ». En clair, qu'il avait déplu. Dès lors, on réoriente le tir afin de mieux correspondre aux courants dominants d'une opinion populaire qu'il ne paraît pas recommandé de heurter de front. Et on en profite même pour changer le contenu du message initial et, pourquoi pas, se contredire. Cela s'appelle s'adapter à la volonté des électeurs, opération sans doute hautement démocratique.

Il existe cependant un cas, infiniment plus rare, où un personnage public juge ne pas devoir revenir sur ses déclarations, ni pour les expliciter ni pour les corriger, même si elles sont capitales et même si elles ont donné lieu à des interprétations divergentes. Un tel détachement n'est pas à la portée de tous. Seules quelques rares personnalités, de stature vraiment exceptionnelle, peuvent se le permettre. De Gaulle était indubitablement une de celles-là. Ses mots historiques de juillet 1967, « *Vive le Québec libre !* », ont fait, depuis des années, l'objet d'exégèses parfois laborieuses et pas toujours convaincantes. Toutes les interprétations, les plausibles aussi bien que les saugrenues, ont été avancées quant à ses intentions ou à ses motivations : soutien évident à l'indépendance du Québec, erreur attribuable à son âge avancé, mauvaise analyse de la situation d'ici, désir de vengeance contre les Anglo-Américains, dette historique envers les « Français du Canada » abandonnés par la mère patrie, volonté de reconquérir la Nouvelle-France, influence induite de « séparatistes » à l'œuvre dans l'entourage du Premier ministre Daniel Johnson, et Dieu sait quoi encore. Or, de son vivant, le visiteur n'a pas fourni d'éléments d'explication tels que ses célèbres paroles puissent aujourd'hui être interprétées de la même manière par tout le monde.

Au-delà du « Vive le Québec libre ! », son aspect le plus saisissant et le plus médiatique, l'intérêt manifesté par de Gaulle envers le Québec a également donné lieu à maintes analyses. Sans minimiser indûment la place de notre peuple de six millions parmi les nations du monde, l'intensité de la préoccupation nourrie envers nous par un personnage aussi prestigieux et influent a de quoi étonner. Souci pourtant bien réel, comme j'ai pu le constater, à l'instar de bien d'autres, dans mes divers contacts avec les autorités françaises d'alors. S'agissait-il, chez lui, d'une fantaisie ? était-ce l'expression d'un caprice, la preuve d'une sollicitude sincère ? ou faisons-nous inconsciemment partie d'un obscur dessein de sa part ? Questions souvent posées depuis une vingtaine d'années. Avec, tout ce temps, des réponses aussi variées que discutables.

Dans sa monumentale biographie de l'ancien président français, Jean Lacouture aborde les mêmes questions assez longuement et de manière particulièrement crédible. D'autres travaux, que je ne mentionnerai pas ici, ont aussi été consacrés aux mêmes sujets. En somme, la documentation accessible commence à être abondante et les analyses sont devenues, avec le temps, de plus en plus sérieuses, de plus en plus fines. Au point d'ailleurs qu'on a pu facilement en retirer l'impression que, là-dessus, tout avait pratiquement été dit... et écrit.

Ce qui me conduit à un aveu. Dans mon livre, *L'art de l'impossible : la diplomatie québécoise depuis 1960*, on trouve à peine quelques pages sur la visite du général de Gaulle au Québec en 1967 et peut-être un paragraphe sur les raisons qui le poussaient à s'en intéresser. Pourquoi cette discrétion ? Parce qu'il me semblait, précisément, que tout ça était suffisamment familier et que je n'avais donc pas à m'y arrêter de nouveau. Thompson a raisonné autrement. On ne peut que s'en féliciter. Car tout n'était pas encore connu, loin de là. Il manquait un ouvrage fondamental, d'envergure, sur la relation de Gaulle-Québec-Canada, et il restait bien des témoignages et des documents à éplucher. Désormais, ce livre existe.

J'ai lu l'ouvrage presque d'une traite. Comme je fus témoin et participant de plusieurs des événements relatés, mon indifférence à l'endroit d'un livre comme celui-là eût été incompréhensible, mais il y a plus. Pour la première fois, j'ai trouvé, dans le même document, ce que j'appellerais le *dossier complet*, celui qui, jusqu'à maintenant, répond le mieux, selon moi, aux questions qui surgissent non seulement sur le « Vive le Québec libre ! », titre tout à fait pertinent du livre, mais aussi sur les tenants et aboutissants de la déclaration la plus percutante de l'histoire du Québec.

L'auteur a évité, ce qui est tout à son honneur, un piège « journalistique » auquel il aurait été fort tentant de succomber en une telle matière. Il aurait en effet pu, fort légitimement, consacrer la plus grande partie de son travail aux quatre mots mémorables du prestigieux visiteur, aux circonstances immédiates les entourant et à leurs conséquences les plus politiquement croustillantes. Autrement dit : produire un livre sur la visite de juillet 1967 ; écrire sur « l'allocution du balcon » à l'hôtel de ville de Montréal, comme l'aurait fait un reporter de talent ; raconter des anecdotes, etc. Disons-le, ce genre d'écrit n'aurait pas ajouté grand-chose à notre connaissance des faits. Peut-être même aurait-il été inutile.

Thompson nous a au contraire livré une véritable fresque historicopolitique. Et même, à certains égards, psychologique puisque, dès le départ, il nous présente le personnage même du président français, nous permettant ainsi de mieux voir comment le Québec en vint à occuper une telle place en cet homme et, aussi, de mieux comprendre ses sentiments pour les Américains, les Britanniques, les Canadiens anglais. Deux chapitres abordent les rapports de la France libre des années quarante avec le Canada et certains épisodes mal connus de la

reconquête française des îles Saint-Pierre et Miquelon, sur lesquelles les États-Unis avaient mis au point toute une stratégie. Parce qu'ils ont façonné les perspectives du chef d'État et ont étayé ses impressions, ces événements contribuent à expliquer son attachement au Québec ou, plus exactement peut-être, aux « Français du Canada ».

Cette dernière expression, aussi utilisée par de Gaulle lors de sa visite, fut, à l'époque, plutôt mal reçue par les Québécois, comparativement à son « Vive le Québec libre ! » Réaction peu étonnante. L'auteur, comme bien d'autres avant lui, montre que les gens de ce pays ont historiquement nourri des sentiments ambigus envers la France et les Français. En tout cas, ils ne souhaitaient nullement être annexés par l'ancienne mère patrie ni être assimilés, même dans une envolée oratoire, aux « Français de France ».

Pour replacer les choses dans leur contexte, Thompson décrit l'évolution du Québec de la Révolution tranquille et, conséquence logique, son ouverture vers l'extérieur. Vers la France d'abord, malgré l'ambiguïté dont je viens de parler, et ensuite, dans cette foulée, vers les pays francophones. Il nous dessine de la sorte un panorama de la solidarité franco-québécoise à ses débuts, aussi bien que dans son débordement ultérieur vers d'autres États, et nous rappelle que cette entente, résolument politique à la longue, était fortement encouragée et appuyée par de Gaulle lui-même, avant sa visite ici, et surtout après. Ce qui signifie, clairement, que le personnage a donné à la présence mondiale de l'État québécois une impulsion absolument déterminante. Peut-être les spécialistes et autres universitaires discuteront-ils encore longtemps de son influence sur le déroulement des événements internes au Canada et au Québec postérieurs à sa visite — là-dessus, les opinions peuvent varier et les faits s'interpréter différemment — mais une chose est sûre, je dois en témoigner : sans lui, le volet international de notre histoire récente eût été plus que différent, c'est-à-dire morne et probablement stérile.

La documentation de l'auteur est impressionnante. Il se sert, c'est normal et nécessaire, des travaux publiés avant le sien, mais ajoute beaucoup de textes et de témoignages encore inédits, tirés d'archives fédérales ou françaises, et de renseignements fournis par des témoins de premier plan. Mieux que quiconque jusqu'ici, il retrace en détail les faits, gestes et réactions entourant la fameuse déclaration. Rien, dans tout cela, ne contredit radicalement les études déjà parues sur le même sujet, mais, cette fois, on a le tableau complet. Résultat : une image fort juste d'une réalité aux multiples ramifications et dont les politiciens de l'époque ne se sont pas révélés les plus empressés à définir les contours précis, embarrassés qu'ils étaient par la gestion d'une « crise diplomaticopolitique » qu'ils n'avaient pas pu voir venir.

Dale Thompson est un anglophone parfaitement bilingue, et il a écrit un excellent livre, rigoureux et solidement documenté, sur un Français célèbre. Sauf que le légendaire Français en question est et demeure, je ne crois pas avoir tort de le supposer, passablement déconsidéré au Canada anglais, « impopularité » explicable à partir de motifs que la lecture de son ouvrage rendra visibles à l'œil nu. En plus, le texte est en anglais. On pourrait penser que l'auteur a fait un mauvais calcul en le destinant à des lecteurs qui, *a priori*, réproouvent le personnage dont il parle. Peut-être, effectivement, cela aura-t-il une influence sur les ventes, encore qu'en cette matière tout soit possible. Quoi qu'il en soit, son livre est le meilleur dont ce public puisse disposer pour mieux comprendre une tranche importante de sa propre histoire. Il contribuera, espérons-le, à déraciner certaines idées simples et simplistes sur l'historique visite de juillet 1967.

Et pourquoi ne pas traduire ce livre en français? Les francophones en ont, eux aussi, besoin. Pour les mêmes raisons, bien sûr, et aussi pour se souvenir.

Claude MORIN

*École nationale d'administration publique,
Québec.*

Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, Montréal, L'Hexagone, 1987, 477 p.

Dans l'ouvrage de Heinz Weinmann, l'histoire, l'ethnologie, l'anthropologie, la psychanalyse, la philosophie et la sociologie fournissent les sources et les modalités d'une enquête qui est en fait une quête de sens. Deux hypothèses fondent l'étude : celle du roman familial, de Freud ; et celle de l'assassinat comme base du sacré, de René Girard. Je dis bien *hypothèses*.

On sait que Freud n'utilise le roman familial (celui de l'enfant qui, se sentant abandonné par sa famille, s'en crée une autre idéale et mythique) que pour analyser les cas de pathologie individuelle. Certes a-t-il beaucoup écrit sur les mythes et les dérèglements collectifs, mais sans avoir eu recours au roman familial, tandis que Weinmann en étend même l'application à la société. Occasion attrayante de pousser très loin sa réflexion, sa quête et son analyse. Mais l'hypothèse demeure hypothèse. Pour l'auteur, c'est une modalité qui lui donne la possibilité de faire des rapprochements, de découvrir des liens entre des événements dont certains ne paraissent pas centraux, ni significatifs, aux historiens et aux analystes traditionnels.

La seconde hypothèse, celle de Girard, est tout aussi prenante. L'idée du meurtre qui préside à toute fondation sociale a déjà donné lieu à des appuis, à des répliques et à des controverses. Ce n'est pas une vérité historique ni, à mon sens, une théorie. C'est une proposition qui sert de point de départ pour explorer le sens caché des événements ou des institutions.

Il serait trop facile de s'arrêter là et de dire que les conclusions que l'auteur tire d'une telle mise en scène ne tiennent pas, puisqu'au départ il s'agissait d'hypothèses : elles ne pourraient tout au plus aboutir qu'à des points d'interrogation. Or, ce serait abandonner trop tôt en chemin. Le livre de Weinmann est un prodigieux exercice d'intelligence fondé sur de remarquables, d'exhaustives et, j'irais jusqu'à dire, d'obsessives recherches et lectures de documents de base.

En dépit des apparences et malgré la multiplication des détails, l'auteur ne veut rien prouver, sinon que les historiens ont communément soumis les événements à des interprétations trop étroites, idéologiques et préconçues ; en d'autres termes, il cherche, au-delà des masques, l'histoire mythique, imaginaire. Il s'occupe tout de même à son tour à faire des liens entre certains événements qu'il croit significatifs, mais occultés, ou du moins négligés. On peut se demander par exemple s'il n'insiste pas trop sur la pendaison du serrurier Duval afin de prouver la véracité de l'hypothèse de Girard, à savoir : que